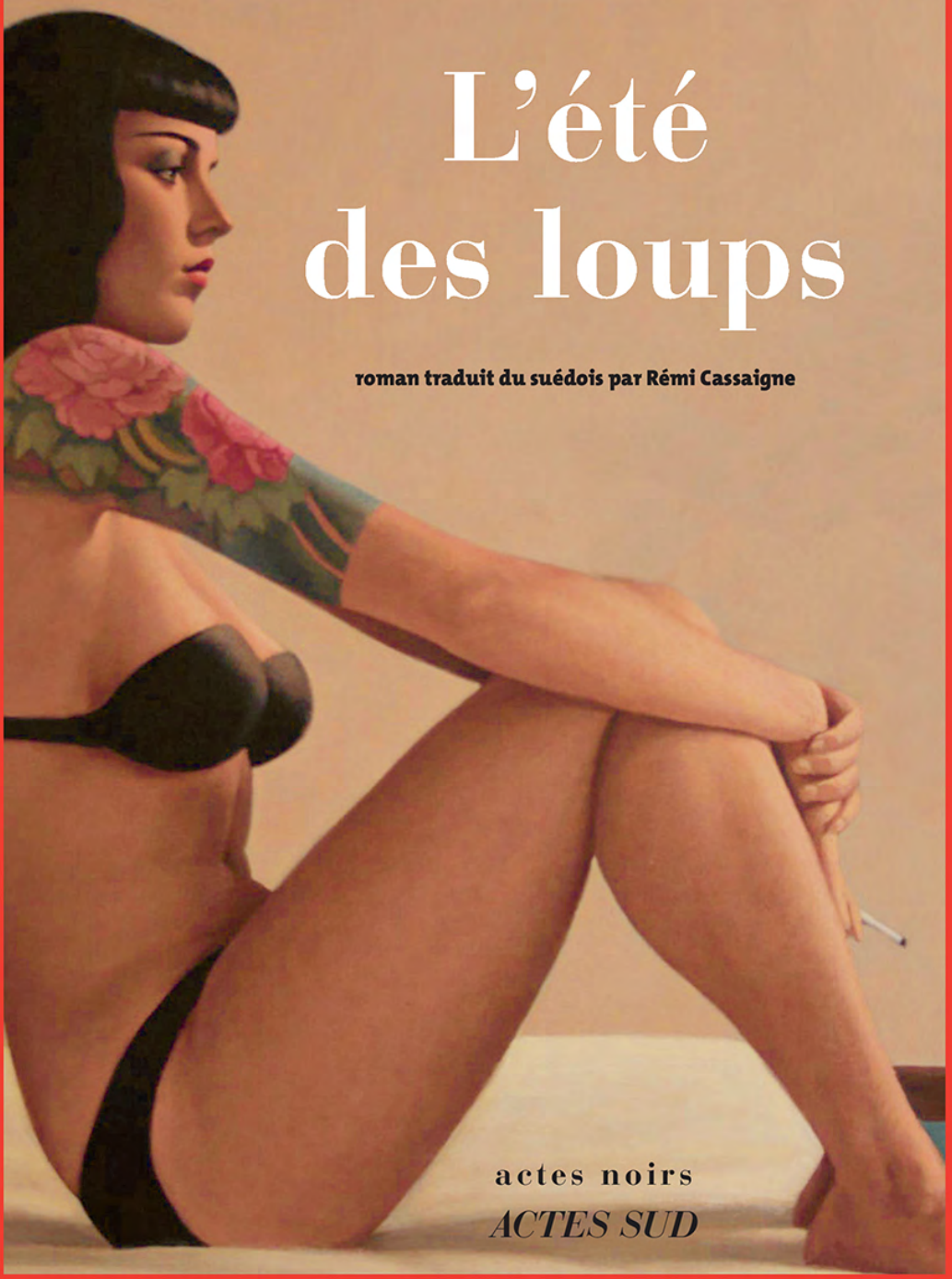
HANS ROSENFELDT

L'été des loups

roman traduit du suédois par Rémi Cassaigne



actes noirs
ACTES SUD

DU MÊME AUTEUR

LA SÉRIE SEBASTIAN BERGMAN,
CO-ÉCRITE AVEC MICHAEL HJORTH

SECRETS, Éditions du Rocher, 2012.
CELUI QUI N'ÉTAIT PAS UN MEURTRIER, paru sous le titre *DARK SECRETS*, Éditions Prisma, 2013 ; Babel noir n° 267.
LE DISCIPLE, Éditions Prisma, 2014 ; Babel noir n° 270.
LE TOMBEAU, Éditions Prisma, 2014 ; Babel noir n° 273.
LA FILLE MUETTE, Actes Sud, 2018 ; Babel noir n° 243.
RECALÉ, Actes Sud, 2019.
JUSTICE DIVINE, Actes Sud, 2021.

Illustration de couverture : © François Roca / / costume3pieces.com

Titre original :
Vargasommar
Éditeur original :
Norstedts, Stockholm
© Hans Rosenfeldt, 2020
Publié avec l'accord de Salomonsson Agency

© ACTES SUD, 2022
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-16675-5

HANS ROSENFELDT

L'Été des loups

roman traduit du suédois
par Rémi Cassaigne

ACTES SUD

Couchée sur le flanc, parmi la mousse et les buissons.

Les moustiques sifflaient autour de sa tête. Respiration pénible, à quelques souffles de perdre conscience. L'œil vers le ciel, les nuages légers aux bordures roses et orangées.

C'était la saison chaude. La lumière éternelle.

Elle sentait la puanteur de l'infection depuis plusieurs jours, mais ce n'était pas ça qui allait la tuer. Pas non plus la faim. Elle avait mangé jusqu'à satiété. Pour la première fois depuis longtemps.

La plaie refusait de cicatriser, malgré tous ses efforts pour la nettoyer. Le mal et la chaleur étaient remontés dans sa patte. La meute s'était adaptée à son rythme. Un temps. Trois de ses petits avaient suivi les autres mais le plus faible était resté avec elle. Condamné à sa perte.

Elle ne pouvait plus chasser, il n'avait pas encore appris.

Les jeunes élans, proies faciles durant la saison lumineuse, étaient hors d'atteinte. Même le petit gibier lui échappait. Il était trop tôt pour les baies qui pouvaient légèrement calmer la faim en cas d'urgence. Hier, ils avaient trouvé un peu de viande, partiellement enfouie, dont l'odeur lui avait instinctivement ordonné de fuir, mais qui leur avait donné la force de continuer. Jusqu'à ce rocher plat à l'orée de la forêt où ils en avaient trouvé davantage. Beaucoup. De gros morceaux, plus qu'ils n'avaient pu en manger.

Et elle était repartie en boitant avec son petit, jusqu'à ce qu'il ralentisse, se mette à gémir, titube sur le flanc, bientôt incapable de se relever.

Elle était restée auprès de lui jusqu'à être certaine qu'il était mort, puis avait continué. Pas longtemps. Les crampes et les

tremblements l'en empêchaient. Elle s'était effondrée dans la mousse, était restée étendue sur le flanc.

Dans la chaleur. Dans la lumière. La lumière éternelle.

Tout s'était passé comme prévu.

Pour commencer, selon le plan initial.

Arriver les premiers sur place, garer la jeep et la Mercedes noire côte à côte dans la clairière artificielle utilisée par les camions de débardage et les engins forestiers comme lieu de chargement et de manœuvre, capots tournés vers l'étroite route d'exploitation par laquelle ils étaient arrivés. Vitres baissées, seul le chant d'un oiseau nocturne brisait le silence absolu avant qu'un bruit de moteur n'annonce l'arrivée des Finlandais.

Une Volvo XC90, noire elle aussi, apparut. Vadim vit Artyom et Michaïl prendre leurs armes et descendre de la Mercedes en même temps que Liouba et lui de la jeep. Il aimait bien Liouba et pensait que c'était réciproque. Ils étaient plusieurs fois sortis boire des bières et quand on lui avait demandé avec qui elle voulait faire équipe, elle l'avait choisi, lui. Un instant, il envisagea de lui dire d'attendre dans la voiture, à l'abri, qu'il avait l'impression que ça pouvait mal tourner. Mais alors, que faire ensuite ?

Disparaître ensemble ? Vivre heureux jusqu'à la fin de leurs jours ?

Impossible quand elle aurait compris ce qui s'était passé : jamais elle n'agirait contre Zagorny. Elle ne l'aimait pas à ce point. Donc il ne lui dit rien.

La Volvo s'arrêta quelques mètres devant eux et les quatre Finlandais en descendirent. Tous armés. Ils regardèrent avec méfiance alentour tout en se dispersant.

Le tout en silence.

Le calme avant la tempête.

Le chef du groupe, un homme de grande taille aux cheveux ras, avec un tatouage tribal autour d'un œil, fit signe au plus petit et plus maigre, qui rangea son pistolet dans son holster, passa derrière la Volvo et ouvrit le coffre.

Jusque-là, c'était le plan initial.

À présent, le sien.

La balle du fusil muni d'un silencieux entra sous l'œil du Finlandais le plus proche de la voiture. La soudaine explosion d'os, de sang et de cervelle quand, l'instant suivant, le projectile ressortit à l'arrière du crâne fit aussitôt réagir instinctivement les autres.

Tous se mirent à tirer à peu près en même temps.

Tous sauf Vadim, qui se jeta à l'abri derrière la jeep.

L'homme au visage tatoué hurla et abattit aussitôt Michaïl de quatre ou cinq balles mortelles dans la poitrine. Artyom répliqua. Le tatoué reçut deux balles, tituba en arrière mais retrouva son équilibre et tourna son arme vers Artyom qui se jeta trop tard à l'abri derrière la Mercedes. Plusieurs balles le touchèrent à la jambe, en descendant à partir de la hanche. Hurlant de douleur, il atterrit sur le gravier sec. Sanglant, hurlant et tirant, le tatoué continua à avancer vers la Volvo, résolu à se sortir de là vivant. Une seconde plus tard, il tomba à genoux en gargouillant, lâcha son arme et pressa ses deux mains sur ce qui restait de son cou.

Quelque part, on tira d'autres coups de feu, on entendit d'autres cris.

Artyom se traîna en position assise tout en essayant maladroitement de stopper le sang qui jaillissait de sa jambe au rythme de sa pulsation cardiaque accélérée. On entendit alors une série de tirs et il se figea, son regard passant du désespoir au vide, ses lèvres formant quelques mots muets avant que sa tête ne tombe en avant sur le haut de son corps.

Le troisième Finlandais s'était jeté dans un fossé peu profond d'où il avait le champ libre sur les voitures garées. Une rafale concentrée de son fusil automatique avait touché Artyom à la chute des reins. Vadim réalisa qu'il devait lui aussi être entièrement visible et se jeta de l'autre côté de la jeep pour

s'abriter derrière une des grandes roues. En atterrissant sur le côté de la voiture, il vit le plus petit des quatre Finlandais qui gisait à terre, mort.

Liouba n'était visible nulle part.

Une série de tirs retentit en provenance du fossé à l'orée des arbres, des balles s'abattirent sur l'enjoliveur et crevèrent le pneu. L'une d'elles traversa le caoutchouc et toucha Vadim au flanc, juste au-dessus de la fesse. La douleur lui traversa le corps comme un éclair blanc. Il ravala un cri entre ses dents, pencha le front contre son genou étendu en se faisant aussi petit qu'il pouvait. Quand, lentement, il souffla, il réalisa que la fusillade avait cessé.

C'était silencieux. Complètement silencieux.

Pas un mouvement, pas une voix, pas un cri de douleur ou de colère, pas un chant d'oiseau, rien. Comme si le lieu lui-même retenait son souffle.

Il glissa prudemment un œil derrière la jeep.

Aucun bruit. Aucun mouvement.

Lentement, lentement il leva la tête pour avoir une meilleure vue d'ensemble. Le soleil sous les cimes des arbres, au-dessus de l'horizon, la scène qu'il avait sous les yeux baignait dans cette douce lumière que seul produisait le soleil de minuit.

Lentement, il se mit debout, la balle s'était fichée dans des muscles et des tissus, mais ne semblait pas avoir touché d'organe vital. Il pressa la main sur la plaie. Du sang, mais rien d'impossible à bander.

"Liouba ?"

Elle était assise, adossée au pare-chocs arrière de la voiture des Finlandais, la respiration superficielle et saccadée, l'avant de son tee-shirt gris sous son blouson trempé de sang, son pistolet toujours dans sa main droite. Vadim examina ses blessures. Le sang en coulait régulièrement, aucune artère n'était touchée. Pas de bulles d'air, donc les poumons probablement intacts. Elle pouvait très bien s'en tirer.

"Qui a tiré ? demanda-t-elle hors d'haleine en saisissant le blouson de Vadim d'une main ensanglantée. Qui a commencé à tirer, putain ?

— Il est avec nous.

— Quoi ? Comment ça, avec nous ? Qui c'est ?

— Allez, viens."

Il lui prit doucement son pistolet, le glissa dans sa poche puis se releva et se pencha pour l'aider. La douleur et l'effort la firent grimacer mais elle parvint à se mettre debout. Il lui prit la taille, elle passa un bras sur ses épaules. Vadim la guida entre les voitures garées. Là où le Finlandais tatoué était tombé il s'arrêta, ôta doucement le bras de Liouba, cessa de la soutenir par la taille et s'écarta de deux grands pas.

"Pardon…"

Le regard de Liouba ne fut d'abord que pure incompréhension, puis elle réalisa ce qu'il avait fait, où il l'avait conduite, juste avant que la balle du fusil automatique muni d'un silencieux ne lui traverse la tempe en la jetant à terre.

Vadim pressa la main sur la plaie au bas de ses reins et s'étira en poussant un profond soupir.

Tout s'était passé comme prévu, malgré tout.

La ville s'éveille.

Comme elle le fait toujours. Comme elle l'a toujours fait.

La paix de Fredrikshamn en 1809. D'une simple signature, la Suède perdait un tiers de sa surface, un quart de sa population. L'Empire russe ayant obtenu la Finlande et par là Torneå, jusqu'alors le principal centre commercial de la région, la frontière tracée au milieu du fleuve, la Suède se retrouvait soudain sans aucune ville dans le secteur. Il en fallait une, tous étaient d'accord là-dessus, mais où ? Les propositions furent nombreuses, les discussions longues. Pendant qu'on essayait de se mettre d'accord, elle attendit patiemment, passant d'un petit village de quelques fermes à une bourgade avant d'être finalement nommée ville. En 1842, l'année de sa naissance.

Haparanda, d'après Haaparanta, le mot finnois pour Aspstrand.

De bonnes années s'ensuivirent, où elle grossit à s'en faire éclater la panse. Les périodes les plus fastes étaient celles où les autres étaient en difficulté. Être une ville neutre à la frontière d'un monde en guerre avait ses avantages. Plusieurs fois, elle s'était retrouvée la seule porte ouverte vers la Russie. Le trou d'une aiguille entre l'est et l'ouest.

Biens, lettres, marchandises, personnes.

Légaux, illégaux, vivants, précieux, dangereux.

Tous les trafics du monde transitaient par elle, quels qu'ils soient. Elle s'épanouissait. Prospérait.

Aujourd'hui, elle est un peu plus fatiguée. Elle s'est définitivement calmée. Lentement, elle s'étiole. Ce n'est en aucune façon

une chute libre, mais les morts et les départs sont chaque année plus nombreux que les naissances et les arrivées.

Elle connaît ses habitants. Elle partage leurs vies, voit et sait. Se souvient et espère. Elle a besoin d'eux tous. Elle est une ville, n'existe que tant que des gens choisissent de vivre en elle. Comme un dieu qui cesse d'exister dès lors que plus personne ne croit en lui.

Aussi accueille-t-elle les nouveaux venus et pleure-t-elle les disparus, étendue silencieuse et patiente aux rives du fleuve éternel.

Les places de stationnement ne manquaient pas : Hannah choisit une de celles les plus proches du magasin Stadium, descendit de voiture et regarda alentour tout en remettant sa chemise dans son pantalon d'uniforme. En quittant l'hôtel de police, elle avait eu une bouffée de chaleur et, même si elle n'avait duré qu'environ une minute, elle avait encore le visage brûlant et le dos ruisselant de sueur.

Le temps n'aidait pas vraiment.

Treizième jour d'affilée avec une température supérieure à vingt degrés, exceptionnelle pour un mois de juin : c'était plus calme que d'habitude au centre commercial le long de l'E4, où une dizaine de boutiques s'alignaient en espérant recueillir les miettes de la force d'attraction d'Ikea. Aujourd'hui avec un succès mitigé, constata Hannah quand, après s'être machinalement retournée vers sa voiture, elle gagna en quelques pas l'entrée de l'enseigne sportive.

Dans la boutique, il faisait plus frais que dehors. De rares clients étaient dispersés entre les portants arrondis dont les pancartes annonçaient de quarante à soixante-dix pour cent de réduction sur les articles qu'ils présentaient. Hannah salua de la main la femme qui tenait la caisse. Elle ne la connaissait pas mais savait qui elle était. Tarja Burell, mariée à Harald, le petit frère de Carin, de l'accueil. La caissière répondit à son salut tout en faisant un signe de tête vers l'intérieur de la boutique. Hannah aperçut aussitôt celui pour qui elle était venue.

Un jeune homme, elle le reconnaissait lui aussi. Jonathan, surnommé Jonte, elle ne remettait pas pour l'instant son nom

de famille, ce qui signifiait qu'il ne faisait pas partie des visiteurs les plus assidus des cellules de l'hôtel de police. Elle se dirigea vers les piles de cartons à chaussures disposées devant un mur où leur contenu était affiché. Le jeune homme avança en titubant vers un couple d'une trentaine d'années qui faisait de son mieux pour l'éviter, tout en refusant de lui donner la satisfaction de les mettre en fuite : ils essayaient donc tout simplement de faire comme s'il n'existait pas.

"Je peux vous parler ?"

Jonte se tourna vers Hannah. Si son visage blême et cireux et ses gestes saccadés ne lui avaient pas encore indiqué qu'elle avait affaire à un homme en grave état de manque, ses pupilles dilatées laissaient peu de place au doute. Héroïne, probablement. Ou Subutex. L'offre, et par là la consommation, avait explosé ces dernières années.

"Mais quoi ? s'offusqua le jeune homme en reniflant.

— Je voudrais juste vous parler, suivez-moi dehors.

— J'ai rien fait.

— On pourra toujours en discuter. Dehors."

Elle posa doucement la main sur son épaule. Il l'ôta si violemment qu'il perdit presque l'équilibre et dut reculer d'un pas pour éviter de tomber à la renverse.

"Fous-moi la paix. Je demande de l'argent, c'est tout, continua-t-il en dédramatisant d'un haussement d'épaules. La manche. C'est pas… c'est pas illégal.

— D'accord, mais quand on ne vous donne rien, vous faites quoi ?

— Hein ? Mais quoi ?"

Hannah le vit s'efforcer de fixer son regard papillonnant dans une expression interloquée.

"Vous menacez de les frapper.

— Ah oui, mais euh… je l'ai pas fait…

— Non, mais vous ne pouvez pas menacer les gens comme ça, alors maintenant suivez-moi."

Elle posa à nouveau légèrement la main sur son épaule, et sa réaction fut la même, un violent mouvement de recul qui semblait prendre totalement par surprise le reste de son corps.

"Dégage tes gros doigts boudinés !

— Pas de problème, dit Hannah en lâchant son épaule. Et vous me suivez dehors ?

— Oui, mais me touche pas."

Hannah fit un pas de côté et lui fit signe de passer devant elle. Mal assuré sur ses jambes, il se dirigea lentement vers la sortie. En passant devant un bac de slips de marque, il en attrapa quelques paquets qu'il tenta gauchement de cacher sous son mince blouson.

"Sérieusement ? demanda avec lassitude Hannah. J'ai l'air d'avoir laissé mon chien d'aveugle à la porte, ou quoi ?

— Mais quoi ?" répondit Jonte, l'air totalement interloqué. Hannah s'avança en soupirant, lui reprit les sous-vêtements qu'elle rejeta dans le bac. Une brusque poussée dans le dos lui signifia que ça suffisait, maintenant. Il parut le comprendre et se dirigea vers la sortie sans protester davantage.

Quand il sortit dans la lumière vive du soleil, il mit ses mains en visière pour protéger ses yeux sensibles. Une nouvelle petite poussée l'orienta vers la voiture de police. À mi-chemin, il s'arrêta, une main sur le ventre, un peu plié en avant.

"Putain, je suis pas bien !

— C'est parce que vous avalez plein de cochonneries."

Jonte ne répondit pas, mais Hannah crut percevoir un léger hochement de tête avant qu'il continue.

Elle l'installa sur la banquette arrière, et ils se mirent bientôt en route. Elle posa le regard sur ses mains qui tenaient le volant. Certes, son alliance la serrait un peu plus que la première fois où elle l'avait enfilée à son annulaire et elle n'avait aucune chance d'entrer encore dans sa robe de mariée si l'idée saugrenue la prenait, mais ses doigts n'étaient pas boudinés. Elle n'était pas grosse. Son ventre s'était un peu arrondi ces dernières années, mais voilà quelques semaines elle avait trouvé sur internet un calculateur d'indice de masse corporelle, où il suffisait d'entrer sa taille et son poids. Son IMC était de vingt-sept. Elle envisagea d'expliquer à l'homme assis à l'arrière qu'elle avait un IMC égal à son QI. Un coup d'œil au rétroviseur lui indiqua que ce serait peine perdue : la tête de son passager pendait sur sa poitrine, comme s'il s'était endormi.

Le trajet se poursuivit en silence. Ils parvinrent bientôt de l'autre côté de l'E4, en route vers le centre-ville plus ou moins désert. Les clients du grand magasin de meubles s'aventuraient rarement jusqu'au centre historique blotti au-delà de l'autoroute qui formait à certains égards autant une ligne de démarcation que la frontière avec la Finlande quelques centaines de mètres plus loin.

Elle prit à gauche devant l'immeuble rouge de deux étages qui hébergeait la rédaction de l'*Haparandabladet*, le journal local qui ne paraissait plus désormais que deux fois par semaine, et tourna devant le long bâtiment en briques jaunes de trois étages, assez anonyme, que la police partageait avec, entre autres, le centre des impôts et l'Assurance maladie.

Elle se gara dans le parking sur une des deux places libres, descendit de voiture, se pencha vers la banquette arrière pour secouer son passager. Assez péniblement, il sortit à son tour et, sans qu'elle ait à lui indiquer le chemin, il se dirigea vers la porte qui menait aux cellules. Soudain, il s'arrêta, appuya une main sur le capot, gémit. Hannah arriva à sa hauteur juste à temps pour voir son regard vide quand il se tourna vers elle. Sans crier gare, une cascade de vomi l'atteignit juste au-dessous du menton, elle sentit à travers le tissu la chaleur qui ruisselait sur le devant de sa chemise. La puanteur lui sauta à la gorge.

"Mais bordel !"

Elle réussit à s'écarter d'un pas, de sorte que le puissant jet suivant atterrit par terre en ne faisant qu'éclabousser ses chaussures et le bas de son pantalon.

Le jeune homme se redressa en respirant à fond, un petit sourire de soulagement aux lèvres. Hannah s'efforça de respirer court par la bouche en poussant la porte de la petite pièce où les personnes arrêtées étaient enregistrées avant d'atterrir dans une des quatre cellules qui étaient pour l'instant toutes vides. La femme qu'ils avaient arrêtée pour détention de stupéfiants la semaine dernière avait été écrouée et transférée à Luleå. Au cours du week-end, ils avaient eu une conduite sous l'emprise de stupéfiants, deux amendes – un véhicule non déclaré, une remorque non homologuée – et le dimanche matin ils avaient

assisté les ambulanciers dans la prise en charge d'une femme en état d'ébriété qui s'était cassé le poignet et avaient trouvé sur le bas-côté un renne victime d'un accident de la route. Pas de quoi remplir les cellules.

Morgan Berg arrivait dans le couloir, une tasse de café à la main. Il s'arrêta et recula d'un pas en voyant ce qui arrivait.

"Enregistre-le", lui ordonna Hannah en poussant Jonte vers le banc fixé au mur en face du petit guichet. Sans attendre de réponse ou d'objection, elle tourna les talons, sortit son passe et ouvrit la porte derrière elle. Un bref couloir, des casiers de tôle bleue le long d'un mur, quelques chaises ici ou là, des tuyaux et des câbles au plafond. La première impression du visiteur était celle d'un tunnel glauque, mais c'était le vestiaire des messieurs, qu'on était forcé de traverser pour atteindre celui des dames.

Hannah gagna son casier et commença à se déshabiller. Était-ce juste la puanteur, ou avait-elle reçu un peu de vomi dans la bouche ? Elle luttait pour ne pas se sentir mal elle aussi. Ça l'avait toujours rebutée : quand les enfants étaient petits, c'était toujours Thomas qui devait s'en occuper quand ils vomissaient. Dégoûtée, elle déboutonna et ôta sa chemise, la jeta par terre. Se pencha pour enlever chaussures et chaussettes. Elle était en soutien-gorge et pantalon d'uniforme quand son téléphone sonna. Tentée de ne pas répondre, elle jeta pourtant un œil à l'écran.

Un appel d'Uppsala.

Où Gabriel faisait ses études.

Ce n'était pas son numéro, mais ça pouvait être un camarade, il avait peut-être perdu son téléphone, quelque chose avait pu se passer. Elle décrocha avec un bref :

"Allô ? Ici Hannah.

— Euh, oui, bonjour, c'est Hannah… Wester ? fit à l'autre bout du fil la voix de quelqu'un qui avait cherché dans ses notes son nom de famille.

— Oui, qui est à l'appareil ?

— Pardon, je suis Benny Svensén, j'appelle de la SVC." Il se tut un instant, comme s'il se demandait s'il allait ou non expliciter le sigle SVC, mais décida visiblement de passer outre.

“Je voulais vous parler de ces loups… car c’est bien vous qui vous en occupez, n’est-ce pas ?”

En effet.

Elle dirigeait l’enquête préliminaire dans une affaire de braconnage concernant des loups. Un randonneur allemand avait appelé mercredi dernier dans tous ses états pour expliquer dans un anglais approximatif qu’il avait trouvé un loup mort. Après un moment d’incompréhension, ils avaient fini par obtenir une localisation. Une fois sur place, il s’était avéré qu’il ne s’agissait pas seulement d’un loup, mais de deux. Une femelle et un petit. Pas de blessures apparentes, mais que les deux soient morts de cause naturelle à moins d’un kilomètre l’un de l’autre semblait improbable. En tout cas, la procédure avait été suivie et les corps envoyés au Service vétérinaire central, qui avait visiblement chargé Benny Svensén de reprendre contact.

“Sans doute, confirma Hannah en réfrénant une envie de cracher. S’il s’agit bien d’une femelle et d’un petit retrouvés près de Kattilasaari mercredi dernier.

— Oui, ce sont eux, nous n’avons pas d’autres loups pour l’instant.

— Ça, je ne pouvais pas le savoir, n’est-ce pas ?

— Non, bien sûr, mais…

— Oubliez ça, que voulez-vous ?” Elle regrettait d’avoir répondu, elle aurait préféré se débarrasser au plus vite de ses vêtements et filer sous la douche. En outre elle estimait en savoir assez. Les loups avaient été empoisonnés. Il s’agissait d’un acte de braconnage, qui serait très vraisemblablement classé sans suite aussitôt l’affaire transmise au procureur à Luleå. Ce genre de dossier mobilisait d’importantes ressources, pour un niveau de priorité et un taux d’élucidation très bas. Les loups étaient rares dans la région, il n’y avait pas à sa connaissance de population permanente, mais parfois il en arrivait d’autres régions de Suède, de Russie, de Finlande ou de Norvège. Quand ils étaient découverts, ils ne tardaient cependant jamais à “disparaître”.

“La cause du décès était un empoisonnement”, lui confirma Benny. Elle l’imaginait en train de lire le rapport d’autopsie.

“Très bien, comme ça je suis fixée, dit-elle tout en déboutonnant son pantalon et en commençant à s’en débarrasser. Ce n’est pas tout à fait le moment, là : pouvez-vous juste m’envoyer le rapport ? Merci.” Il était évident qu’elle souhaitait mettre un terme à la conversation. Croyait-elle. Mais apparemment, cela avait totalement échappé à Benny Svensén.

“Il y a autre chose.

— Quoi, encore ?” pesta-t-elle, incapable de cacher son impatience. Quand elle entendit ce qu’il avait à dire, elle se redressa, figée, oubliant un instant qu’elle était à demi nue et couverte de vomi : avait-elle bien entendu ?

Ce n’était quand même pas possible…

“Il a mangé une personne ?” répéta Gordon Backman Niska en écarquillant les yeux devant Hannah. Incrédule, tout en envisageant les conséquences si c’était avéré.

“Les deux loups en ont mangé, oui, selon le SVC”, confirma Hannah en hochant la tête.

Gordon poussa un profond soupir, se leva lestement de son fauteuil de bureau ergonomique, gagna sa fenêtre donnant sur Strandvägen et regarda vers le parking, de l’autre côté. Avec ses trente-six ans, il était le plus jeune commissaire qu’ils aient jamais eu à Haparanda, et sans doute aussi, comme sa chemise bleu clair slim le suggérait, le plus athlétique. Les trophées alignés sur l’étagère basse derrière son bureau le confirmaient : trois courses Ironman et quatre compétitions classiques de ski de fond. Hannah et Morgan attendirent en silence que Gordon se fourre un sachet de tabac à chiquer sous la lèvre supérieure.

Parfois, Hannah en sentait le goût quand elle mettait sa langue dans sa bouche. Elle n’aimait pas ça.

“Ils ont tué et mangé un homme”, répéta Gordon – une constatation teintée de lassitude –, tandis qu’il commençait à mesurer les suites prévisibles.

L’intérêt médiatique. Les gros titres.

La question de la faune sauvage, et des loups en particulier, divisait la Suède. D’année en année, le débat se faisait plus dur et plus haineux. Menaces, harcèlement et mises au pilori sur internet étaient monnaie courante dans les deux camps. Avec parfois des actes de vandalisme et des violences. Ce serait pain

béni pour les ennemis du loup : un homme réellement tué en Suède, c'était autre chose que des chiens de chasse estropiés ou des rumeurs d'attaques contre des personnes dans les montagnes du Kazakhstan. Mais s'ils se manifestaient et se faisaient mieux entendre, leurs opposants se renforceraient eux aussi, la polarisation s'intensifierait, s'étendrait à tout ce qui concernait la chasse. Il y avait beaucoup de chasseurs dans le district de Gordon Backman Niska.

"En tout cas, ils en ont mangé une partie, précisa Hannah. Nous ne savons pas s'ils ont tué quelqu'un.

— Mais qu'est-ce qui se serait passé, alors ? demanda Gordon en se tournant vers eux.

— Quelqu'un est peut-être mort là-bas pour d'autres raisons, dit Hannah en haussant les épaules. Un randonneur ou un pêcheur qui a eu un infarctus, ou ce que tu veux."

Possible, bien sûr, mais elle sentait elle-même que ça sonnait creux, ce que Gordon confirma d'un coup d'œil sceptique.

"Ça ne semble pas très vraisemblable, si ?

— Que ces loups aient tué quelqu'un ne semble pas non plus tellement vraisemblable, objecta Morgan de sa voix calme et grave. À part cette femme morte récemment à Kolmården, personne n'a été tué par un loup en Suède depuis deux cents ans."

Ni Hannah ni Gordon n'envisagèrent même une seconde de demander comment Morgan le savait. Ils étaient habitués à ce qu'il sache toujours à peu près tout sur tout. À trois reprises, il avait remporté la finale du vendredi soir de *Qui sait tout ?* en empochant chaque fois dix mille couronnes. En 2003, il avait participé à *Qui veut gagner des millions ?* sur TV4, en allant jusqu'au bout. Il avait gagné trois millions de couronnes avec encore deux jokers en poche. Tout le monde à Haparanda était au courant, mais personne – et encore moins Morgan lui-même – n'en parlait.

"Nous avons un peu de chance : c'était un loup suédois venant du sud et équipé d'une balise", dit Hannah. Gordon l'invita d'un regard à développer. "Les fragments humains étaient depuis maximum un jour et demi dans les estomacs, selon SVC, sans doute moins. Si les services régionaux les ont

pistés, on pourra peut-être utiliser ça pour retrouver le reste du corps.

— Combien un loup peut-il parcourir en trente-six heures ?

— Entre vingt et quarante-cinq kilomètres, répondit Morgan.

— La femelle était blessée, glissa Hannah. Elle ne pouvait pas aller aussi vite.

— Femelle blessée avec un petit, opina Morgan. Ça change un peu la donne. Elle s'attaque à ce qu'elle peut attraper. Des choses lentes…

— Quelle est la résolution du GPS, du satellite, ou que sais-je ? soupira Gordon, bien conscient de ce que suggérait son collègue.

— Je ne sais pas, répondit pour une fois Morgan. Je peux appeler pour m'informer.

— Fais-le, trouve la personne responsable du pistage de ce loup en particulier et fais-toi envoyer une carte la plus détaillée possible."

Morgan tira sur son énorme barbe comme pour ajouter quelque chose, mais se ravisa, hocha la tête et quitta la pièce.

Gordon passa devant le bureau et gagna le mur où une carte du district policier était affichée à côté d'un tableau blanc couvert pour le moment d'un schéma organisant le service et les vacances des effectifs. Comme on s'en doute, Gordon disposait du plus vaste bureau du bâtiment. Si Hannah faisait deux pas dans le sien, elle se cognait au mur.

"Où a-t-on trouvé ces loups ?"

Hannah s'avança pour indiquer un point à trente kilomètres environ au nord-ouest d'Haparanda, à un centimètre de Kattilasaari. Gordon s'approcha derrière elle. Près, si près qu'elle pouvait sentir la chaleur de son corps.

"Tu t'es fait vomir dessus, aujourd'hui ?"

Hannah se tourna vers lui tout en remontant le col de sa chemise propre pour le renifler.

"Je sens ?

— Non, je l'ai juste entendu dire.

— C'était ce Jonte… quelque chose qui était en manque.

— Lundin.

— C'est ça. Lundin." Elle se tourna à nouveau vers la carte. "On les a trouvés là.

— Trente-six heures, disons trente kilomètres par jour, c'est un rayon de quarante-cinq kilomètres." Gordon vérifia l'échelle de la carte, prit une règle et un crayon, mesura, traça un cercle et étudia son œuvre. "Ça fait un sacré bout de forêt. On a besoin de renforts.

— On devrait peut-être attendre de voir ce que Morgan obtient. Si ces balises ne sont pas précises, on ne le trouvera jamais.

— C'est un homme ? On le sait ?"

Hannah se remémora rapidement sa conversation avec Benny Svensén. Il avait juste dit "une personne", rien sur son sexe.

"Non, pardon, ils n'ont rien dit à ce sujet.

— Et on n'aurait pas la chance qu'une disparition ait été signalée ?"

Hannah secoua la tête. Gordon soupira à nouveau et, après un dernier coup d'œil à la carte, il retourna s'asseoir à son bureau.

"OK, on attend Morgan pour décider quoi faire."

La réunion était visiblement finie. Hannah se dirigea vers la porte, mais il l'arrêta sur le seuil.

"Je sais que tu sais, mais on garde ça pour nous trois en attendant de savoir à quoi on a affaire."

Les yeux sombres de Gordon avaient une gravité qu'elle leur voyait rarement. D'habitude, le rire n'était jamais loin, il était léger sans pour autant prendre son travail à la légère et perdre son autorité. Hannah se contenta de hocher la tête, quitta le bureau et parcourut le couloir en se disant que, décidément, c'était jusqu'ici une vraie journée de merde.

Dix personnes.

Gordon essaya de se souvenir s'ils avaient déjà été aussi nombreux dans la salle de réunion du deuxième étage. Ils avaient tous leur place autour de la longue table en bois clair, mais Morgan était pourtant resté debout, adossé à la cloison couverte de vieux livres sur toute sa longueur et du sol au plafond. Leurs reliures en cuir brun et noir usées par le temps donnaient au premier abord l'impression d'une ancienne bibliothèque reconvertie, plutôt que d'une salle de réunion moderne. Les livres dominaient la pièce. Les livres, et un emblème de la police géant qui trônait sur le mur du fond, serré entre des rangées de photographies jaunissantes d'anciens chefs de la police, à qui les personnes rassemblées tournaient le dos, tous les regards dirigés vers Gordon, devant l'écran déroulé à l'autre bout de la pièce. Le vidéoprojecteur ronronnait au plafond, affichant un fin trait bleu qui zigzaguait à travers le Nord de la Suède avant de s'arrêter juste devant Haparanda.

"Qu'est-ce qu'on regarde, là ?" demanda Roger Hammar, le plus grand et le plus maigre de l'équipe qui, en raison de son allure dégingandée et de sa voix de basse profonde, était surnommé "Max", une référence qui échappait totalement à la plupart des personnes de moins de quarante ans n'ayant pas connu *La Famille Adams* en série télévisée. Au lieu de répondre directement, Gordon se tourna avec un petit signe de tête vers une des quatre personnes présentes n'appartenant pas à la police.

Jens, un jeune homme énergique des services régionaux de Luleå. Quand Morgan lui avait demandé d'envoyer la carte, il avait eu une meilleure idée : venir avec, pour pouvoir la leur expliquer. Morgan lui avait calmement assuré qu'ils étaient capables de comprendre par eux-mêmes comment lire une carte, mais Jens avait insisté. Morgan se doutait bien que ce n'était pas tous les jours palpitant aux services régionaux de Luleå.

"Vous avez trouvé deux loups morts la semaine dernière, là", dit Jens en s'étirant sur son siège tout en dirigeant un pointeur laser vers la carte. Gordon entendit Hannah soupirer bruyamment, près de la fenêtre, en compagnie de P-O, dix ans de moins qu'elle, mais dont les cheveux blancs dégarnis et la peau qui semblait pendre de son visage émacié donnaient l'impression qu'il était mûr pour la retraite. En voyant Hannah lever les yeux au ciel, Gordon devina qu'elle pensait la même chose que lui, quand le petit point rouge apparut à côté de Kattilasaari. C'était donc si compliqué, de se lever pour aller l'indiquer à la main ? Et y avait-il plus ridicule qu'un pointeur laser ?

"L'un d'eux était muni d'une balise, comme vous le savez, aussi pouvons-nous connaître son itinéraire." Le point rouge commença à suivre la ligne bleue. "Il appartenait à une meute assez importante qui venait du sud. Il est passé là, à l'est de Storuman, est remonté entre Arvidsjaur et Arjeplog jusque devant Jokkmokk, où il a obliqué vers le sud-est. Il serait probablement ensuite passé en Finlande, mais il meurt là." Le point était revenu aux environs de Kattilasaari. "Il cesse de bouger à quatre heures trente-trois, et vous m'avez demandé où il se trouvait un jour et demi plus tôt." Il arrêta son petit point juste au nord de Vitvattnet. "Il était là. Il a parcouru quarante et un kilomètres au cours des dernières trente-six heures." Jens éteignit son pointeur et se laissa retomber sur son siège, visiblement satisfait de son intervention. L'assistance se tut, dans l'expectative, jusqu'à ce que Roger reprenne la parole :

"D'accord, mais *pourquoi* regardons-nous ça ? Pourquoi suivons-nous la trace d'un loup mort ?"

Une question justifiée, dans la mesure où Gordon avait choisi de ne pas divulguer le motif de cette réunion avant d'avoir rassemblé tout le monde, persuadé qu'il valait mieux limiter le nombre des personnes au courant de la situation.

Mais le moment était venu.

Six policiers et quatre civils.

Il avait téléphoné à Kalix pour obtenir des renforts, mais comme ce n'était pas possible, il avait fait venir Adrian, son frère, qu'il savait capable de se taire, et Morgan avait demandé à ses voisins de les aider, un couple d'une soixantaine d'années qu'il connaissait bien et dont il se portait garant. Et donc Jens, des services régionaux. Dès que Morgan lui avait dit qu'il insistait pour venir en personne, Gordon avait senti que c'était le genre à chercher à faire son intéressant. Son utilisation de ce stupide pointeur laser n'avait pas franchement changé cette première impression. Il avait certainement un compte Twitter sur lequel tout ceci ne devait surtout pas atterrir, aussi Gordon fixa-t-il les yeux sur lui :

"Jusqu'à ce que nous ayons précisément établi ce qui s'est passé, rien, absolument *rien* ne doit filtrer hors d'ici", commença-t-il, recevant des hochements de tête en réponse tout autour de la pièce. Difficile de ne pas entendre la gravité de sa voix. "Les loups que nous avons trouvés avaient mangé des parties d'une personne.

— Quelles parties ?" demanda Jens.

Gordon le fusilla du regard. Qu'est-ce que c'était que cette putain de question ?

"Cela a-t-il une importance ? demanda-t-il pour la forme, avant de se tourner vers les autres. Nous devons trouver le reste du corps."

Dix minutes depuis la dernière voiture croisée. Le régulateur de vitesse calé sur quatre-vingts kilomètres-heure. La route se déroulait, déserte et rectiligne à travers l'étendue verte. Une fois la neige disparue, le printemps avait comme d'habitude explosé. Les fossés étaient couverts de fleurs. Pour Hannah, ce n'étaient que d'anonymes petites taches blanches, violettes et bleues. Thomas connaissait sûrement tous leurs noms, Gordon peut-être aussi. Elle ne le lui avait jamais demandé. Sans fixer son regard, elle voyait défiler la forêt éparse par la vitre. Les sapins sombres et sinistres sur fond de feuillus nettement plus nombreux, avec leurs frondaisons nouvelles, plus légères. Ici et là, une coupe, un champ qui ondulait ou un pré à l'horizon duquel elle apercevait les montagnes. Aucune ne montait au-dessus de la limite de végétation, si bien qu'elles donnaient plus l'impression d'une douce vague verte roulant à travers le paysage que de quelque chose de dur et massif qui en surgissait.

Une houle de forêt. Que de la forêt, partout.

La vue par la vitre donnait une impression calme et paisible. Il était facile d'imaginer de lointains chants d'oiseaux mêlés au bruissement de la brise dans les frondaisons. De l'imaginer et d'y aspirer.

Dès qu'ils eurent quitté Haparanda, Jens avait commencé à parler de son travail, comment il avait atterri là, combien cela pouvait paraître ennuyeux alors qu'en fait c'était passionnant. Bien sûr pas aussi passionnant qu'aujourd'hui, mais quand même. À quel point les décisions futures sur la chasse

et la gestion de la faune nuisible s'en trouveraient affectées s'il s'avérait qu'un loup avait effectivement tué un homme. En ce qui le concernait, il n'avait jamais vu de cadavre, et supposait que c'était le cas pour la plupart des personnes de son âge.

Hannah avait quatorze ans quand elle avait vu un mort pour la première fois, mais elle ne dit rien.

Ni elle ni Gordon ne disaient plus rien.

Leurs questions polies et leurs réponses monosyllabiques avaient cessé depuis longtemps : le dernier quart d'heure se résumait à un monologue sur la banquette arrière. Ce dont Jens prit apparemment conscience quelques minutes avant d'arriver à destination.

"Ma copine trouve que je parle trop, s'excusa-t-il presque.

— Votre copine a raison", constata Hannah.

Jens hocha la tête à cette pique pas spécialement subtile et se tut. Hannah vit Gordon la regarder à la dérobée avec un sourire amusé. C'était un peu une épreuve d'avoir Jens dans la voiture, mais il leur avait été plus utile qu'ils ne l'auraient cru. Il avait veillé à ce que la carte soit chargée dans les téléphones de ceux qui en avaient besoin, avait fait en sorte qu'ils soient connectés au satellite qui était utilisé pour localiser les loups et qui apparemment allait désormais repérer s'ils déviaient de plus de quelques mètres du trajet enregistré. Ni Hannah ni Gordon ne comprenaient exactement comment, mais le principal était que cela fonctionne.

Morgan avait emmené son couple de voisins sur le lieu de la découverte des loups près de Kattilasaari, d'où ils devaient suivre le trajet des bêtes vers le nord-ouest. Max, P-O et leur collègue Ludwig étaient remontés avec le frère de Gordon jusqu'au point où le trajet des loups croisait la route 398 entre Rutajärvi et Lappträsket. Deux d'entre eux allaient partir vers le sud-est, en espérant rejoindre Morgan et ses voisins au bout d'environ dix kilomètres. Les deux autres suivraient la trace vers le nord-ouest pour retrouver Gordon, Hannah et Jens après un trajet à peu près aussi long. L'idée était que les quatre groupes couvrent environ dix kilomètres chacun : si tout se passait comme prévu, ils devraient retrouver le corps dans les deux ou trois heures.

Ils entrèrent dans Vitvattnet par le sud et se garèrent devant le bâtiment rouge de la gare. Comme beaucoup d'autres endroits en Suède, la petite localité avait prospéré avec l'arrivée du chemin de fer et, comme beaucoup d'autres elle s'était dépeuplée, rétractée et avait perdu sa pertinence avec la disparition du train. Jadis, il y avait un bureau de poste, une mission évangélique, des cafés, des magasins, une station-service et une école. Aujourd'hui ne restaient qu'une petite boutique et deux pompes à essence.

Hannah descendit de voiture. Ce n'était pas sa première visite à Vitvattnet mais, comme toutes les autres fois, elle ne voyait pas âme qui vive. Travail, formation, courses, loisirs, tout se faisait ailleurs. Gordon la rejoignit et lui tendit un spray antimoustiques. Sur la place devant la gare, il n'y en avait pas, mais parmi les arbres et les buissons ombragés, ce serait autre chose.

Jens sortit son iPad, ils traversèrent la voie ferrée et pénétrèrent dans la forêt de l'autre côté.

"Nous sommes à présent sur leur trajet", dit Jens en s'arrêtant après quelques centaines de mètres. Un point sur son écran en plein milieu du trait bleu. "Nous partons par là", continua-t-il en pointant vers le sud-est parmi les arbres.

Ils commencèrent leur marche.

Jens la tête courbée sur son écran. De part et d'autre, Hannah et Gordon scrutaient le sol qui, sur les racines et sous les branches tombées, était pour sa plus grande part recouvert de mousse et de buissons d'airelles et de myrtilles. Hannah songea à Thomas. Pourquoi ne l'avait-elle pas appelé quand ils avaient besoin de renforts ? Il aimait ça, chasser, pêcher, être dehors, dans la nature. De temps en temps, quand les enfants étaient petits, elle l'avait accompagné, en simulant un certain enthousiasme. Elle ne voulait pas que sa réticence pour les activités de plein air ne déteigne sur les gamins. Elle avait fait semblant d'aimer être assise au milieu des moustiques – qui toujours la piquaient elle, jamais Thomas – à l'abri d'un coupe-vent ou sur un lac gelé, à boire du café à moitié tiède dans un mug plastique tout en mâchonnant un sandwich.

Cela faisait longtemps.

Ils continuaient à marcher le regard rivé au sol, sans dire grand-chose. De temps à autre, Jens corrigeait l'itinéraire.

Les cimes des arbres filtraient presque entièrement la lumière directe du soleil, mais il faisait quand même chaud dans cette forêt sans un brin de vent. Hannah défit les deux boutons supérieurs de sa chemise d'uniforme tout en balayant attentivement le sol du regard. Ils traversèrent la route de Bodträsk, replongèrent sous les arbres de l'autre côté. Hannah chassa quelques mouches obstinées qui lui tournaient autour. La fraîcheur qu'elle avait éprouvée après sa douche à l'hôtel de police était envolée. En sueur, essoufflée, elle regarda les deux autres à la dérobée. Jens concentré sur son écran. Gordon parfaitement à l'aise.

Au bout d'une heure à peine, alors que, selon Jens, ils avaient parcouru environ quatre kilomètres, quelques gros corbeaux noirs s'envolèrent à leur approche, et Hannah sut qu'ils avaient trouvé ce qu'ils cherchaient sans même l'avoir vu.

"Restez ici", dit-elle à Jens, tandis que Gordon et elle continuaient d'avancer.

Enterré n'était pas le mot juste : le corps était partiellement dissimulé sous des branches de sapin, de la mousse et des branches. Quelques petites pierres avaient été posées par-dessus pour maintenir le tout en place. La personne était étendue sur le dos, avec un bras qui dépassait de sous les buissons. La main n'avait pas d'autres doigts que le pouce, et de gros bouts du membre visible avaient été arrachés. À première vue, des blessures attribuables aux loups. Plus haut, en remontant sur l'épaule, le cou et le côté du crâne, qui n'étaient pas bien couverts, on trouvait les entailles plus petites des becs d'oiseaux. De grosses mouches volaient autour du corps. Une odeur lourde et douceâtre leur emplit les narines quand ils s'approchèrent. Sans doute auraient-ils dû s'abstenir de toucher quoi que ce soit, il n'y avait aucun doute que la personne qu'ils avaient trouvée était morte et les techniciens voulaient une scène aussi peu contaminée que possible. Pourtant, Gordon s'approcha pour ôter délicatement les buissons et branches qui couvraient le visage.

"C'est un homme, constata-t-il quand il en eut assez enlevé.

— À moins qu'il s'agisse de loups aux compétences très particulières, ils ne l'ont pas tué, dit Hannah en opinant du

chef devant la tombe de fortune. J'ai bien l'impression que nous voilà avec un meurtre sur les bras.

— Oui, mais Dieu sait si ça ne vaut pas mieux malgré tout, dit Gordon en reculant de quelques pas. Il faut définir un périmètre, faire venir du monde. Vous savez précisément où nous sommes, n'est-ce pas ?"

Gordon s'était tourné vers Jens, resté là où on le lui avait dit. Il hocha la tête, pâle et silencieux.

"Donnez-moi les coordonnées", lui demanda Gordon en sortant son téléphone.

Hannah regarda alentour. Ils avaient croisé une route secondaire quelques centaines de mètres plus tôt. Elle ne devait pas passer très loin sur la droite. Elle s'éloigna du lieu de la découverte et s'enfonça dans les bois.

Au bout d'environ une minute, elle parvint au petit chemin forestier. En réalité pas beaucoup plus que deux traces de roues qui serpentaient, longées par un fossé qui permettait par endroits de se croiser. Hannah essuya la sueur de son visage et se retourna vers la forêt d'où elle arrivait. Si l'homme n'avait pas été tué là où ils l'avaient trouvé, si on avait transporté un corps jusqu'ici pour l'enterrer, on avait dû se garer à peu près là où elle se tenait, à quelques mètres près. Sans savoir exactement ce qu'elle cherchait, elle se mit à avancer lentement le long du chemin.

Des traces de sang ? Un objet perdu ? Des traces de pneus peut-être.

Pour ça, pas grand espoir : le chemin était sec et dur, après des semaines sans pluie. Elle continua quelques pas le long du fossé et s'arrêta soudain, se pencha.

Des éclats de verre. De différentes couleurs.

Clair, rouge et jaune.

Elle résista à l'impulsion de les ramasser, mais était assez certaine qu'ils provenaient d'une voiture. Phare, lumière des freins et clignotant. Ce qui indiquait des dégâts devant et derrière.

Deux voitures, donc.

Hannah descendit dans le fossé. Ses genoux protestèrent un peu quand elle s'accroupit sur une grosse pierre qui dépassait côté forêt. De la couleur bleu sombre sur une face. Une

éraflure. Impossible de dire depuis combien de temps elle était là, bien sûr, mais la proximité immédiate avec le verre brisé lui faisait supposer une origine commune.

Elle se releva, regarda alentour pour voir si le chemin désert pouvait lui en dire davantage. De la forêt, la brise lui apportait des bribes de la conversation téléphonique de Gordon avec le commandement de Luleå. Parfois, elle tirait des conclusions trop hâtives, elle en avait conscience, mais là, elle était assez sûre de son fait.

Personne n'était venu ici pour se débarrasser d'un corps.

Deux voitures étaient entrées en collision, quelqu'un était mort dans le crash et la personne dans l'autre voiture avait décidé de se débarrasser rapidement du corps. Elle l'avait traîné en forêt, sommairement recouvert hors de vue du chemin, avant de poursuivre sa route.

Hannah s'arrêta. Les deux véhicules avaient disparu.

Ils devaient donc au moins être deux dans l'autre voiture. Ou peut-être pas. Une personne pouvait avoir d'abord évacué sa voiture, avant de revenir déplacer celle de la victime. Tiré par les cheveux, mais pas impossible, on pouvait agir sans être vu pendant des heures sur les routes désertes des environs.

Hannah dut admettre que tout ce qu'elle savait était qu'un homme était mort et qu'un ou plusieurs autres avaient fait ce qu'ils avaient pu pour que personne ne retrouve le corps. Ce qui aurait peut-être été le cas si une autre personne n'avait eu l'idée d'empoisonner deux loups à quelques dizaines de kilomètres de là.

Katya attendait.

Elle était douée pour attendre.

Elle avait consacré une grande partie de son enfance à cela, justement. On lui avait inculqué que la patience était la clé du succès. Pour faire passer le temps plus vite, elle savait que d'autres s'efforçaient à ne penser à rien. Se vider complètement la tête, rentrer en eux-mêmes.

Pas elle. Elle s'ennuyait trop vite.

Elle inspectait donc l'appartement inconnu. Un deux-pièces cuisine au septième étage sur onze en périphérie de Saint-Pétersbourg. Elle était déjà allée dans la petite chambre à coucher, s'était assise au bord du lit simple, avec son couvre-lit brodé au crochet et ses deux oreillers décoratifs, avait examiné avec curiosité les quelques objets contenus dans la table de nuit qui lui indiquaient que l'appartement était habité par une femme croyante ayant besoin de lunettes et apparemment dépourvue de toute vie sexuelle.

Sur la commode devant la fenêtre, la photo d'un homme qu'elle reconnaissait.

Stanislav Kuznetsov.

Il y avait aussi quelques simples accessoires de maquillage devant la coiffeuse. Sans y penser, elle les déplaça pour ranger les pots par taille – les ronds d'un côté, les carrés de l'autre, les trois tubes de rouge à lèvres par teinte, du plus clair au plus foncé – tout en regardant par la fenêtre les autres immeubles de onze étages qui entouraient une cour intérieure avec trop peu d'arbres et de verdure pour qu'on ait envie d'y aller, à

moins de se sentir obligé d'emmener ses enfants en bas âge dans l'aire de jeux décrépite et sans âme qui en occupait le centre.

Sous-vêtements, chaussettes, nuisettes, mouchoirs, châles et voilettes dans les deux tiroirs de la commode. Katya consacra plusieurs minutes à les plier soigneusement et à les disposer en piles régulières avant d'aller ouvrir le placard.

Robes, corsages et jupes.

Pas spécialement en grandes quantités. Elle déplaça rapidement les cintres pour que les vêtements soient rangés par catégories, de gauche à droite : chemisiers, jupes, robes. Avec un dernier regard aux tableaux insignifiants qui ornaient les murs vert sombre, elle quitta la chambre et passa au séjour.

Un canapé trois places, assurément fabriqué dans les années 1990, avec, devant, une table basse tachée. Sous la table, un tapis verdâtre. Un fauteuil défoncé. Le tout orienté vers un téléviseur mural, encadré d'une bibliothèque sombre garnie d'à peu près autant d'albums photos que de livres, plus des photos encadrées qu'elle supposa être de proches et de parents.

Katya prit un des albums au hasard et s'assit dans le fauteuil. Le contenu devait remonter à la fin des années 1970, estima-t-elle, puisque le garçon, qui devait être Stanislas, avait dans les six-sept ans. Lui et sa sœur aînée étaient présents sur la plupart des photos, parfois en compagnie d'un homme que Katya supposa être leur père, dont elle savait qu'il était mort dans un accident de la route. Sur une des photos, il se tenait sur le seuil d'un petit chalet, à la campagne, et plissait les yeux dans le soleil tout en se protégeant de la main, avec un grand sourire.

Sans crier gare, l'image d'un homme qu'elle avait plusieurs années durant appelé son père lui traversa l'esprit. Lui aussi sur le seuil d'une porte, mais pas de sourire, et certainement pas de soleil.

Elle refoula immédiatement cette pensée, referma l'album, se leva et le rangea sur son rayonnage avant de gagner la fenêtre. La circulation dense d'Afonskaya Ulitsa n'était qu'un lointain murmure. Elle mit le doigt dans un des pots de fleurs sur le rebord de la fenêtre et constata qu'il avait besoin d'eau avant de quitter le séjour pour passer à la salle de bains. Des papiers

peints gris et un lino d'une nuance un peu plus claire. Six carreaux de faïence formant un rectangle au-dessus du lavabo. Une baignoire en fonte profonde mais courte, sur des pattes en fer décoré et une espèce de rideau de douche bordé de ce qui ressemblait à des anges.

Un instant, elle était revenue dans la Grande Salle.

Les douze baignoires alignées, avec leur eau à quatre degrés.

Elle se tourna vers le placard au-dessus du lavabo. Avant de l'ouvrir, elle se regarda dans le miroir de la porte. Les cheveux noirs, la courte coupe au bol, les sourcils marqués au-dessus des yeux bruns, les pommettes saillantes, le nez droit, les lèvres pulpeuses. Pas de maquillage, comme toujours, sauf si le travail l'exigeait. Elle savait qu'on la trouvait belle, ce qui facilitait les choses, lui permettait d'approcher plus simplement. Les hommes en particulier, mais l'expérience lui avait appris que tout le monde, quel que soit le sexe, était plus ouvert et accueillant vis-à-vis de quelqu'un de beau.

Le contenu du placard de la salle de bains était en vrac. Elle baissa le couvercle des toilettes et entreprit de tout y poser : pansements, dentifrice, fil dentaire, spray nasal, déodorant, crème pour la peau, ciseaux à ongles, râpe à cors, épingles à cheveux, quelques boucles d'oreilles à clips, sels de bain, mouchoirs en papier, médicaments, certains sur ordonnance, d'autres non. Toujours rien qui indique que la femme dont elle était en train de vider le placard ait une quelconque activité sexuelle. En revanche elle avait ou avait eu une mycose vaginale, à en juger par les tubes à présent alignés sur le siège des toilettes.

Une fois le placard vide, Katya l'essuya avec quelques morceaux de papier toilette mouillé, puis y remit tous les objets selon un système de classement en quatre catégories principales : médicaments, soins du corps, soin des cheveux, autres.

Satisfaite de la façon dont elle avait occupé ces vingt dernières minutes, elle gagna la petite cuisine. Elle se dit qu'elle aurait bien mangé un morceau : elle ouvrit le réfrigérateur et en sortit du beurre, du fromage, des œufs et une bière. Pendant que les œufs cuisaient, elle ouvrit les portes vert clair des placards à la recherche de pain, de vaisselle et de couverts. Elle

trouva ce qu'elle cherchait et s'installa sur la petite table près de la fenêtre. Le journal dans lequel écrivait Kuznetsov était dans une corbeille en osier posée à terre. Elle le ramassa et le posa à côté de la petite assiette qu'elle s'était sortie. L'œuf prêt, elle le passa sous l'eau froide et posa la casserole sur un dessous-de-plat.

Elle s'assit alors et commença à manger tout en lisant. Elle se dit qu'un peu de musique serait agréable et chercha autour d'elle un transistor ou quelque chose d'approchant. N'en trouva pas, et c'était peut-être aussi bien : s'ils entendaient de la musique dans l'appartement en arrivant, ils soupçonneraient peut-être quelque chose. Mais elle ne pensait pas les voir avant plusieurs heures.

Alors elle attendit.

Elle était douée pour attendre.

Le reste de l'après-midi fila.

Hannah revint sur le lieu de la découverte du corps au moment où Gordon raccrochait.

"C'était Luleå ?

— La criminelle prend l'affaire."

Rien de très surprenant. Un corps enterré était considéré comme un meurtre jusqu'à preuve du contraire, et les meurtres atterrissaient à Luleå.

"C'était qui ?

— Erixon."

Erixon avec un "X". Prénom Alexander, surnommé par tous "X". Hannah le connaissait. Le connaissait et l'appréciait. Il avait dirigé un certain nombre de leurs enquêtes ces dernières années. La dernière fois, quand ils avaient repêché un corps dans les rapides de Kukkolaforsen le printemps précédent.

Elle lui dit ce qu'elle avait trouvé sur le chemin, qu'il y avait eu très vraisemblablement deux véhicules impliqués, dont un bleu. Gordon écouta, hocha la tête, puis lui demanda d'aller récupérer leur voiture à Vitvattnet.

"Prends-le avec toi, dit-il en montrant de la tête Jens, assis un peu plus loin sur une souche, désœuvré et superflu.

— Je suis obligée ?

— Oui.

— Allez, venez", le héla-t-elle. Ils repartirent par là où ils étaient arrivés, tandis que Gordon appelait les autres pour leur dire d'interrompre leurs recherches et de rentrer.